

## BULLE A DISPARU !

La nouvelle s'était répandue comme une coulée de lave à travers tout le village, incendiant chaque foyer. Bulle, la gamine des « Zippies », c'était le surnom spirituel dont on les avait affublés dès leur arrivée dans le village, avait disparu. On parlait d'un enlèvement, ou d'un crime, peut-être. Et chacun y allait de son commentaire le soir à la veillée en oubliant même de regarder la télé, et Patrick Sébastien. Chez certains c'était : « Avec leur dégaine, fallait bien s'en douter qu'ils allaient nous attirer des ennuis, ces gens-là ! », oubliant juste que les « ennuis » ce n'était pas eux qui les enduraient. Pour d'autres, on y allait du : « Le père, y m'a jamais plu. Si ça se trouve... suivez mon regard ! » Sans dire exactement où il fallait regarder. D'autres encore, qui tâchaient de rester prudents, disaient à voix basse : « Quand même, vous me direz pas, affubler sa gosse d'un tel prénom, Bulle, c'est pas très catholique ! Que je sache, y'a pas de sainte Bulle ! ».

La petite avait disparu, une semaine plus tôt en fin de journée. Ce n'est qu'après avoir remué terre et ciel, sur le coup des onze heures, que les parents avaient appelé la gendarmerie pour signaler sa disparition. Chance pour eux, si l'on peut dire eut égard à ce qu'ils vivaient, ils étaient tombés sur l'adjudant-chef Bartarel qui était d'astreinte.

Sitôt qu'il s'agissait d'un enfant pris dans une histoire, quelle qu'elle soit, il était en alerte plus que pour quiconque. On le sentait investi alors d'une véritable mission sacrée. C'était tout à son honneur, mais sans doute pas étranger à un divorce volcanique qui lui avait fait perdre la garde, même alternée, de ses gamins.

Il avait aussitôt réveillé deux jeunes gendarmes, des mutés de fraîche date, des gars descendus du Nord, respirant la formation toute neuve à plein nez. Sans qu'il en tirât vanité, l'adjudant-chef était, lui, un pur produit de la région. Ses

services en Afrique et au Kosovo lui avaient permis de revenir attendre la retraite dans ses Alpilles natales, même si parfois il se demandait s'il ne préférerait pas les Balkans, tant la routine qui régnait sur la caserne lui pesait. L'action lui manquait. Mais en raccrochant le téléphone après l'appel des parents, il avait compris que question action, il allait être servi !

Ses deux hommes étant arrivés en courant, plein du zèle des débutants, il avait remis ses pensées et après un rapide topo de la situation, tous trois avaient pris la route.

Pendant les quinze kilomètres du trajet, personne n'avait eu envie de faire la conversation. Les deux nouveaux respectaient le silence de l'adjudant-chef. Un silence lourd, épais, qui ne promettait rien de bon.

A minuit, ils étaient chez les parents. Les malheureux les attendaient sur le pas de la porte, tous deux aux cents coups comme on peut l'imaginer.

A tour de rôle, les gendarmes leurs posèrent la litanie de questions habituelles, et plus l'entretien avançait, et plus l'affaire empirait. La petite, une fille unique, semblait une gentille gamine ne posant pas de problèmes. A l'évidence, la prunelle des yeux de ses parents, par ailleurs un couple très uni, semblait-il.

Leur liste d'interrogations bouclée, les gendarmes échangèrent des regards gênés. Bartarel frissonnait. Il referma son carnet rapidement. Son pressentiment ne l'avait pas trompé. L'affaire ne sentait pas bon ! Après avoir hésité quelques secondes, il se leva et s'éloigna pour appeler le capitaine qui devait dormir du sommeil du juste, et du gradé, au centre départemental.

Bartarel fut surpris de l'entendre décrocher au bout de trois sonneries seulement. Après quelques excuses pour le dérangement bredouillées dans le désordre, il le mit au courant de la situation.

« Vous êtes sûr qu'elle n'a pas fugué cette gamine ? »

« On est jamais sûr de rien, mais c'est peu probable. D'après les parents c'est inenvisageable même. C'est la veille de son anniversaire à cette petite ! »

Il y eut un silence au bout du fil et l'adjudant-chef comprit que ça carburait côté méninges chez le chef.

« Je réquisitionne tous les hommes disponibles pour demain matin. Nous serons sur les lieux vers sept heures. Essayez de calmer les parents, et allez dormir. Vous n'allez pas chômer ces prochains jours, Bartarel. Bonne nuit mon vieux ! »

« Bonne n... ». Mais le capitaine avait déjà raccroché !

Dans la pièce principale, au demeurant bien rangée malgré une déco trop originale pour lui, ses deux collègues faisaient face aux parents serrés l'un contre l'autre comme des moineaux sur un fil. Il leur annonça que l'alerte était donnée et que dès l'aube, les recherches commenceraient. La mère voulut dire quelque chose mais son mari l'arrêta en lui prenant le visage entre les mains.

« Il fait nuit Claire, on ne peut rien faire de plus. Tu as entendu, ils vont se mettre à la chercher dès demain matin. Ils vont la retrouver, j'en suis sûr. »

Il en était peut-être sûr, mais pour sa femme, cela restait à voir. Elle avait le regard perdu, planté dans un recoin des étagères couvertes de livres. Des morceaux de mouchoirs en papier jonchaient le plancher à ses pieds.

D'un signe de la tête, Bartarel indiqua la fin de la visite à ses adjoints. Dans un bel ensemble les deux gendarmes se levèrent, saluèrent les parents, et quittèrent les lieux suivis de leur chef. Les jours prochains seraient éprouvants, Bartarel le savait et il maudissait le sort qui s'abattait sur les épaules de ces pauvres parents. Des gens entre trente et quarante ans, arrivés deux ans plus tôt, sans doute pressés de goûter aux joies de la vie de village.

Débarquant de Paris où ils avaient tous trois vécu jusqu'à leur migration dans le Sud, la petite famille s'était installée à Beaumont, Beaumont-en-Provence, comme il fallait dire maintenant. Ça fait tellement plus chic ! Lui était

ingénieur et il avait fondé avec des associés un cabinet-conseil. Une jeune carrière réussie, mais pas suffisamment pour l'empêcher d'aller voir si l'herbe n'était pas plus verte ailleurs. Avec ce qu'il avait retiré de la vente de ses parts dans le cabinet, ils avaient eu aisément de quoi se payer cette petite ferme qu'ils retapaient eux-mêmes. La mère avait travaillé dans la mode. Elle portait souvent des robes de gitanes ou des minijupes, suivant l'inspiration. Une mode qui n'était pas du goût des vieilles à chignon gris dont l'essentiel de la garde-robe provenait du marché hebdomadaire.

Ils en avaient fait pourtant des efforts pour faire oublier, au moins un peu, qu'ils n'étaient que des étrangers. Mais peine perdue. Leur procès en légitimité avait eu lieu avant même qu'ils n'imaginent venir vivre au village.

A leur arrivée, Claire avait également tenté d'expliquer le pourquoi du drôle de prénom de sa fille qui, chaque fois qu'elle le prononçait, faisait se lever des sourcils interrogateurs. Mais devant la froideur des inquisiteurs, elle avait renoncé. L'explication butait sur tant d'ignorance. Du coup, elle n'avait même pas dit que c'était en référence à Bulle Ogier, une actrice célèbre des années soixante-dix, amie de sa mère, et de surcroît sa marraine, qu'elle avait prénommée sa fille, Bulle.

Bulle, leur petit cœur, leur bulle d'amour, que des tas de gens en uniformes, ou pas, recherchaient vainement depuis une semaine.

Et elle était là maintenant, assise sur les marches froides de la maison, un grand trou à la place du cœur, comme sidérée. Grégoire, le père, sans doute pour ne pas sombrer à son tour, et parce qu'il y croyait encore, se démenait comme un agité, parlant aux journalistes qui avaient rappliqué en rangs serrés comme des guêpes, et dont chaque question intrusive provoquait une brûlure intense. Mais il s'en moquait des piqûres. Pour lui, le monde entier devait être au courant du malheur qu'ils vivaient. Peut-être imaginait-il que le ravisseur prendrait peur, ou même aurait pitié devant un tel tintamarre et libèrerait sa Bulle.

Il se trompait, bien sûr.

Au bout de trois semaines, il fallut bien se rendre à l'évidence, la gamine s'était bel et bien volatilisée. Même les chiens renifleurs de pistes n'avaient rien trouvé pour faire avancer l'enquête. Les rares braves âmes du coin qui avaient donné de leur temps dans les recherches, rentrèrent chez elles, un goût amer dans la bouche.

Les journalistes étaient repartis rapidement. Ceux des magazines people en premier, sans doute attirés ailleurs par l'odeur du sang ou du scandale.

L'adjudant-chef avait vieilli de dix ans. Cet échec il allait le porter jusqu'à la fin. Il était temps qu'il prenne sa retraite. Il n'avait plus la foi.

C'est lui qui vint annoncer aux parents qui n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes, que le procureur avait décidé de mettre fin aux recherches. Néanmoins une cellule resterait en veille tant qu'il le faudrait. A leurs regards, Bartarel sut que pour eux ce n'était que des paroles.

On a beau dire que le temps efface tout, foutaises !

Leur couple ne résista pas très longtemps au tsunami qu'ils avaient vécu. Claire était l'ombre de la belle fille qui était arrivée quelques années plus tôt. Ses cheveux avaient blanchi en un rien de temps. A quarante ans, toute maigre et livide malgré le soleil du midi, elle ressemblait à une vieille. Grégoire était reparti à Paris reprendre ce qu'il savait le mieux faire, des conseils d'ingénieur. Chaque mois, Claire qui avait gardé la maison recevait un chèque suffisant pour lui permettre de tenir le coup.

Le temps passait. Curieusement après le chambardement qu'avait connu le village, personne ne parlait, ni même n'évoquait l'affaire comme si cela risquait de porter malheur. Les gens n'étaient pas devenus plus gentils, ils n'avaient juste plus d'inspiration pour cancaner. Les maisons déjà bien repliées sur elles-mêmes le furent encore plus et les abonnements aux nouvelles chaînes de télé firent un

bon. Tous oubliaient la beauté du cadre dans lequel ils vivaient. Du chaud soleil qui grille les lavandes et fait grésiller les mouches. Même ceux qui avaient leurs habitudes sous les platanes de la place de la mairie se taisaient ou s'en tenaient au service minimum. « Bonjour. Bonsoir. Il fait bien chaud. Il va encore pas pleuvoir ».

Dans les deux années qui avaient suivi l'enlèvement de Bulle, trois jeunes filles du même âge avaient disparu sans qu'on songe à faire le rapprochement, pour la bonne raison que cela avait lieu à plus de quinze cents kilomètres de là, dans le Dorset, au sud-ouest de l'Angleterre.

On ne les retrouvait pas plus que Bulle.

Vingt ans passèrent. Des témoins cassèrent leur pipe. D'autres filèrent dans un eypad, histoire de ne pas embêter des enfants occupés à se débattre avec leurs crédits, des gosses qui grandissent et l'amour qui a pris la tangente.

C'est Marguerite la nouvelle factrice qui la trouva allongée devant le portail rouillé de la maison. Les pompiers qui arrivèrent dix minutes plus tard eurent beau tout tenter, Claire venait de mourir devant chez elle. Elle était si maigre, qu'ils n'eurent pas à forcer beaucoup côté biceps pour la glisser dans l'ambulance qui l'emmena.

Grégoire arriva deux jours plus tard pour l'enterrement. Ceux qui l'avaient connu autrefois eurent de la peine à le reconnaître. Il avait pris vingt kilos au moins et portait une grosse barbe grise. Quelques paroissiennes ainsi que l'ancien maire assistèrent à une rapide cérémonie mortuaire, puis on enterra la pauvre femme dans le petit cimetière. Une heure après, le trou rebouché et la maigre assistance dispersée, le village retrouva sinon la paix, du moins le silence. Grégoire revint deux jours plus tard, accompagné d'une représentante d'Investor, une grosse agence immobilière. Des rideaux bougèrent derrière les

fenêtres de la rue. Tout le monde comprit. Le veuf liquidait la succession. La visite ne traîna pas. A peine une demi-heure. Puis on les vit discuter un moment devant la maison. Après quoi la jeune femme accrocha le panneau « A VENDRE » aux armes de sa société sur la grille, et la voiture aux couleurs de l'agence disparut rapidement.

Au même moment, en Angleterre, un agent du même groupe immobilier apposait un panneau « FOR SALE » devant un petit cottage décati et vieillot. L'homme semblait soucieux. Se débarrasser d'un bien dont le proprio s'est fait sauter la cervelle à domicile, ce n'est pas mission impossible, mais pas loin. Voilà plus de dix ans que les agences se refilaient l'affaire sans trouver d'amateur de fait divers, et c'est à lui que son patron venait de la confier !

L'histoire du cottage sanglant avait fait la une des quotidiens du sud de l'Angleterre. Un suicide apparemment. On avait retrouvé le propriétaire son arme fatale entre les mains. Mais deux coups de fusil pour mourir, ça peut étonner. La thèse du suicide avait pris définitivement l'eau quand on avait examiné l'ordinateur du mort. Jimmy Crawford, un ancien chauffeur routier à la retraite, avait semblait-t-il un hobby bien peu avouable. Bien cachées dans un fichier anodin, les policiers avaient retrouvé plusieurs dizaines de photos de très jeunes filles souvent nues, mais sans qu'on puisse toutes les identifier. Cependant, parmi elle, trois petites avaient été reconnues. C'était les disparues du Dorset, les gamines enlevées près de vingt ans auparavant et jamais retrouvées. On fouilla la maison de fond en comble. Tout fut passé au peigne fin, y compris le jardin, et on découvrit le pot aux roses dans la cabane à outils. Dissimulée sous une bâche, une trappe menait à une cave. Quand ils l'ouvrirent les policiers furent cueillis par une forte odeur de chlore. Mais lorsqu'ils purent descendre, il n'y eut plus de doutes. Crawford était bien impliqué dans les disparitions. Un sommier sans matelas, un seau et une chaise constituaient le mobilier de ce qui était un cachot comme le prouvait la grosse chaîne pendant du

mur. On chercha des traces, mais tout avait été passé à la javel. De toute façon, l'affaire semblait claire. Jimmy Crawford enlevait, séquestrait et probablement tuait ses proies, seul ou avec un complice. Mais il avait dû tomber sur un os, et il en était mort.

Malgré toutes les interrogations qui subsistaient, le permis d'inhumer fut délivré et il fut enterré sans autre forme de procès. On ne lui trouva qu'une héritière en la personne d'une vieille cousine en maison de retraite. La vieille dame, invalide et qui ne connaissait que très peu ce cousin, fit don du cottage à l'institution où elle terminait ses jours. Et l'enquête se poursuivit avec le même entrain que celle concernant Bulle.

L'agent d'Investor, reprit la route du bureau de Bournemouth dans sa vieille Austin tout en maudissant son patron.

A Beaumont-en-Provence, la semaine suivant la pose de la pancarte « A VENDRE », un camion de déménagement se gara devant la maison et quatre costauds débarrassèrent dans la matinée les pauvres affaires abandonnées par la défunte.

La jeune femme de l'agence revint par la suite deux ou trois fois accompagnée de gens qui ne s'éternisaient pas et repartaient en faisant la moue. La maison en piteux état, de surcroît un peu loin du Petit Casino, de la boulangerie ou du Bar des Amis, ne plaisait pas.

La bonne surprise arriva un an plus tard par un beau matin. Partant pour ses vignes, un des viticulteurs du coin découvrit que la pancarte « A VENDRE » avait été changée en « VENDU ». Certains se déplacèrent même pour être sûr que l'autre andouille avait bien vu. Mais pas de doute. La maison avait trouvé preneur ! En revanche question de savoir qui, alors là... Le maire appela l'agence, mais la seule chose qu'il apprit fut que l'acheteur était une femme. Connaissant du monde, il parvint cependant à savoir qu'il s'agissait d'une



Britannique. Une Anglaise, une British ! Lui s'en moquait éperdument qu'elle fût Anglaise. Elle aurait été Javanaise, c'était du pareil au même. Mais il savait que ça allait jaser au village. Même si l'essentiel des langues de vipères reposaient à présent au cimetière, les habitants de la région râlaient contre l'augmentation des prix qui empêchaient les jeunes du pays de se loger, en rendant responsables les « étrangers pleins aux as ». Ils n'avaient pas tout à fait tort, mais le maire aimait quand même mieux voir ses maisons habitées, fût-ce par une étrangère, plutôt qu'avoir des bicoques aux volets fermés en permanence.

Deux mois plus tard, un camion immatriculé en Angleterre se gara dans le jardin. Trois hommes en tenue de travail sortirent tout un tas de matériel du véhicule. Il allait y avoir du changement. Les trois ouvriers dont l'un parlait un peu français travaillaient sans relâche. Ils prenaient leur repas de midi au Bar des Amis, et parfois allaient y descendre deux ou trois bières en fin de journée. Des types souriants, mais pas trop causants.

Peu à peu, la mesure redevint présentable. Rien que de l'extérieur, elle avait déjà meilleure mine avec ses belles fenêtres, ses gouttières neuves et une porte repeinte en rouge foncé. Au bout de quinze jours, ils plièrent bagages et repartirent comme ils étaient venus. Les peintures devaient encore sentir quand un matin, une jolie rouquine habillée trop chic pour un trou comme Beaumont débarqua dans le village. Elle conduisait un gros break avec conduite à droite rempli de bagages.

Les jours suivants on la vit s'affairer en tenue d'ouvrier, enfin, à sa façon : minishort et très petit débardeur. Parfois elle partait avec son break et revenait quelques heures plus tard avec ses emplettes. Un camion de livraison apporta un canapé, une table, des chaises et de l'électroménager.

Une petite semaine s'était écoulée depuis son arrivée, quand elle se rendit à la mairie vêtue très correctement. A l'accueil elle demanda à voir le maire. Elle avait dû prendre ses renseignements, il était justement de permanence.

L'édile lui servit son plus beau sourire. Des jours qu'il poireautait, se demandant s'il devait aller la voir ou attendre. Et elle était là. D'un coup son bureau sentait bon et le grand dadet commençait à avoir vraiment chaud. Avant qu'elle ne prononce plus de trois mots, il lui dit tout le bien qu'il pensait de son installation à Beaumont, et blablabla et blablabla. Et le tout ressemblait à une vraie déclaration d'amour.

La jeune femme, tout sourire, le remercia vivement et il fut surpris de l'entendre parler si bien français. Et avec un si délicieux accent. Elle ouvrit son sac et en tira une carte de visite qu'elle lui tendit.

Il lut : Samantha Ogier, Expert in Risk Management.

Tout en examinant le petit carton, il espérait trouver quelque chose d'intelligent à dire, mais rien ne venait et tout ce qu'il parvint à sortir fut :

« Ah, experte en management ! Le monde des affaires ! »

Puis il la regarda en se disant qu'il devait avoir l'air d'un beau crétin. Elle lui souriait de ses belles dents toutes blanches, et ce ne sont pas les deux yeux verts plantés dans les siens qui le rassurèrent. Mais elle décida de l'aider.

« Je ne fais pas d'affaires. Je suis juste appelée par des dirigeants de grandes entreprises pour régler des problèmes... gênants pour leurs affaires. Quel que soit le problème. Vous saisissez mieux ? »

Sous le charme de la belle rousse, il ne saisissait rien du tout. De tout son petit discours il n'avait retenu que la musique. Vraiment emballante, cette British. Mais comme il ne voulait pas continuer à jouer les demeurés, et décidé à sauver l'honneur, il se rabattit sur le nom.

« Ogier, Ogier, mais on dirait bien un nom français ! »

« Oui, c'est exact, dit-elle, toujours souriante. C'était le nom de la marraine de ma mère ! J'ai fait des démarches pour le reprendre. Je le préférais tellement à celui de mon beau-père. Vous savez, Ogier c'est quand même mieux que Crawford ! Surtout quand on veut vivre en France ! »